

Roman noir et poussières cathodiques **Pierre Turgeon enquête**

René Lapierre

Volume 23, numéro 2 (134), mars-avril 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1981). Compte rendu de [Roman noir et poussières cathodiques : Pierre Turgeon enquête]. *Liberté*, 23(2), 131-133.

chroniques

Littérature québécoise

RENÉ LAPIERRE

Je me sens comme dans une gare, à attendre un train qui ne viendra pas : c'est la réalité qui partira, très ponctuellement, me laissant en rade sur le quai, mes valises à la main. Je ne pourrai jamais la rattraper.

Roman noir et poussières cathodiques :

Pierre Turgeon enquête

Ne perdons pas de temps, nous avons déjà du retard.

L'histoire ? Un homme se crée de toutes pièces une nouvelle identité, il se donne une nouvelle existence dont la conscience même est structurée désormais par les données qu'il a communiquées à un ordinateur. Marc Fréchette quitte ainsi Montréal, sa famille, ses enfants et son ancien nom pour Los Angeles où il devient (où il est déjà, comme peut en témoigner l'ordinateur) détective privé. Sur la côte du Pacifique, Fréchette entre vite en opérations ; filatures, escroquerie, vol de banque, histoires d'amour, tout (se) défile et se mêle à toute allure, tout semble à la fois désigner et dérober le réel. Qu'est-ce qui fuit ainsi ? Qu'est-ce qui reste ? Qu'est-ce qui est ?

Dans *la Première personne* *, dernier roman de Pierre Turgeon, plusieurs fibres particulières de réalité se croisent en effet, composant un curieux entrelacement de vides-pleins, une surface-profondeur où le fond des choses ne semble pas se trouver *en bas*, mais bien dans le mouvement même de descendre. Dans ce récit tout entier composé (non pas *rapporté*) au présent, le réel est infiniment mobile, variable et s'inscrit sur les pages du livre

* Éditions Quinze, Coll. « Prose entière », 1980, 155 p.

dans une sorte de poudroïement cathodique : « Que la force soit avec moi. La morale que je me donne : ne plus rien admettre qui ne relève du principe d'incertitude. *This message will self-destruct in exactly thirty seconds.* »

Ce qui surgit sans cesse au sein de ce langage, c'est-à-dire dans les aventures de Fréchette aussi bien qu'à travers les champs sémantiques quasi infinis d'une Burroughs 5600, c'est la puissance sourde d'une écriture chargée (sens explosif) de symboles. Chez Turgeon cependant les déflagrations sont sourdes, intérieures ; les croisements de sens se répercutent longtemps, lourdement, dans une sorte d'imminence lointaine du réel. Le ciel est sombre, et bas ; mais qu'est-ce que le ciel sinon, comme sur la maquette du livre, une projection inversée de la terre, de ses réseaux de tracés, de voies, de langages ? Le monde ici n'est plus qu'un enchantement profond de codes et de pouvoirs. Le réel obéit à une programmation déchiffable : « La sagesse suprême, c'est regarder le monde comme un message publicitaire. »

Vitesse, donc, et précision nécessaire de l'écriture :

J'ai peu de temps pour réfléchir : si je demeure trente secondes sans fournir de nouvelles directives, la Burroughs efface mes constructions et me ramène au début des procédures menant au noyau central de sa programmation. C'est comme écrire un livre qui disparaîtrait dès qu'on en ralentirait la rédaction.

Et derrière la tonalité neutre du signal électronique, ce rappel constant que tout n'est que langage, distance. Cette dernière devient du reste (infinitésimalement) relative ; distance du dedans ? Distance du dehors ? Chez Turgeon, chez Marc Fréchette, chez tout lecteur, l'espace et le temps, l'identité même de cette « première personne » sont indéfiniment endossables. Ce roman, en regard de la réalité qu'il ordonne, qu'il détruit ou qu'il fabrique, procède à la manière d'un chronomètre : sa réalité, son langage semblent fondés sur la course des aiguilles, sur un concept précis du mouvement (comme l'existence nouvelle de Fréchette à Los Angeles) et de la mesure ; mais ce qui aimante et « explique » le langage de l'instrument — son code — c'est bel et bien la réalité sourde du *temps*, impitoyable et incontestable, et qui ne cesse pas d'émettre son signal. C'est ce fond-là, c'est cette *qualité* référentielle occulte, profonde et résistante comme la mort que le roman de Turgeon interroge. Tout est dans le

mouvement de cette interrogation, dans le maniement des codes. Le présent du roman est par là hautement technique, performatif.

Sans doute d'ailleurs est-ce par cette efficacité (*efficiency*) particulière de son langage que le livre de Turgeon retient d'abord l'attention ; il semble bien rare en effet que le roman noir (policier ou d'espionnage, peu importe) arrive à trouver dans le répertoire des possibilités expressives du français écrit le ton qui convienne au genre : ce dosage complexe de nonchalance verbale, d'expressions idiomatiques et de sous-entendus pourtant précis qui a fait la fortune du roman noir américain. Comme si la langue américaine s'était dotée d'un lexique et d'un rythme plus aptes que toute autre à soutenir le poids mythique particulier du genre espionnage. Or c'est bien cette langue-là que l'on entend dans *la Première personne*, mais en français ; en dépit de certains fléchissements (rares tout de même, et toujours discrets), le « style policier » de Turgeon est remarquablement au point. Le ton du discours est ferme, le rythme du récit soutenu. Les dialogues surtout ne portent pas à faux ; on n'entend plus ici cette « voix de gorge » (toujours la même, dirait-on), qui double pour la télévision française les séries policières américaines. Pourvu d'une sorte de sens poétique de sa propre mesure (de ses propres pouvoirs et de sa propre fin), le roman de Turgeon me paraît investi d'un indice élevé de réalité, de densité mythique. Sauf en ce qui concerne la fin du livre, un peu courte il faut bien le dire, le discours de *la Première personne* reste à la hauteur de ce qui l'appelle et le fascine : il ne se nie pas comme énigme, l'apparente clarté du code ne décevant pas le sens du mystère inscrit, quelque part, entre les mots et les choses, le langage et le monde.

Nous, lecteurs, disposons du livre comme d'un terminal.